

*De la bêtise*



ROBERT MUSIL

*De la bêtise*

Traduit de l'allemand par  
MATTHIEU DUMONT & ARTHUR LOCHMANN



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2015

TITRE ORIGINAL

*Über die Dummheit*

La présente conférence fut prononcée à Vienne, en mars 1937. Elle fut publiée pour la première fois la même année, aux éditions Bermann-Fischer à Vienne.

© Anna Resmini, pour l'illustration de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2015, pour la présente traduction.

## MESDAMES ET MESSIEURS !

PARLER de la bêtise, par les temps qui courent, c'est aller au-devant de toutes sortes d'écueils ; certains y verront de la présomption, d'autres même une volonté de s'opposer à l'évolution contemporaine. Il y a de cela quelques années, j'avais moi-même écrit : "Si la bêtise ne ressemblait pas à s'y méprendre au progrès, au talent, à l'espoir ou au perfectionnement, personne ne voudrait être bête." C'était en 1931 ; et personne n'osera douter que le monde a connu d'autres progrès et perfectionnements depuis lors ! Ainsi l'urgence de cette question se fait-elle de plus en plus pressante : qu'est-ce au fond que la bêtise ?

Mais j'aimerais également faire observer qu'en tant que poète, je connais la bêtise de plus longue date encore, et je dois dire qu'il m'est plus d'une fois arrivé d'entretenir avec elle des rapports confraternels ! Car à peine la poésie a-t-elle ouvert les yeux d'un homme, celui-ci se voit confronté à une multitude de formes de résistance qu'on aurait grand peine à caractériser : qu'elles se manifestent chez des

individus, ainsi qu'on le voit par exemple dans la noble attitude d'un professeur d'histoire littéraire qui, à l'aise avec les cibles fort lointaines, manque son tir de façon désastreuse quand il s'agit du présent ; ou qu'elles soient aussi diffuses que l'air qui nous entoure, comme dans le cas de l'altération du jugement critique par l'esprit mercantile depuis que Dieu, dans sa bonté pour nous si impénétrable, a également accordé la parole humaine aux personnages de cinéma. Par le passé, j'ai déjà décrit ici et là pareils phénomènes ; mais il n'est pas nécessaire de récapituler ou de compléter ce que j'ai pu en dire (il se pourrait même que cela soit impossible, vu quel goût pour la démesure règne universellement aujourd'hui) : contentons-nous de souligner comme une conclusion fiable que le philistinisme d'un peuple ne s'exprime pas uniquement dans les périodes difficiles et sous des formes brutales, mais également dans les époques heureuses et des plus diverses manières, si bien qu'il n'y a qu'une différence de degré entre l'oppression et l'interdiction, d'une part, et les doctorats honorifiques, les nominations académiques et les remises de prix d'autre part.

J'ai toujours supposé que cette résistance protéiforme opposée à l'art et à la finesse d'esprit

par un peuple se glorifiant de son amour pour l'art n'est en fait rien d'autre que de la bêtise, d'un genre particulier sans doute, une bêtise artistique, et sentimentale peut-être aussi, mais qui toutefois s'exprime de telle manière que ce que nous nommons bel esprit est en même temps la marque d'une bêtise raffinée; et aujourd'hui encore je ne vois guère de raisons de s'écarter de cette conception. Naturellement, on ne peut imputer à la seule bêtise tous les enlaidissements d'une entreprise si pleinement humaine qu'est l'art; comme l'histoire récente le montre, il ne faudrait pas négliger les diverses formes de mesquinerie. Mais on ne saurait objecter que la notion de bêtise soit ici hors de propos sous prétexte qu'elle se rapporterait à l'entendement, quand l'art dépendrait des sentiments. Ce serait faire erreur. Le *plaisir* esthétique est lui-même *jugement* et sentiment tout ensemble. Outre cette grande formule empruntée à Kant, permettez-moi de rappeler à votre souvenir que ce dernier parle d'une faculté de *juger* esthétique et d'un *jugement* de goût, et de récapituler les antinomies sur lesquelles ces deux notions débouchent :

Thèse : le jugement de goût ne se fonde pas sur des concepts ; car autrement on pourrait en disputer, décider par des preuves.

Antithèse : il se fonde sur des concepts, car autrement on ne pourrait même pas disputer à ce sujet, viser un consensus.

J'aimerais dès lors poser la question de savoir si un jugement semblable, donnant lieu à une antinomie comparable, ne se trouverait pas au fondement de la politique, voire même de ce chaos qu'est la vie. Et là où l'on trouve jugement et raison, ne peut-on s'attendre à rencontrer leurs sœurs cadettes et benjamines, les multiples visages de la bêtise ? On aurait tort de négliger leur importance ! Dans son *Éloge de la folie*, texte charmant dont on n'a pas fini d'épuiser les richesses, Érasme de Rotterdam a d'ailleurs écrit que l'homme ne viendrait pas même au monde si certaines bêtises n'étaient pas commises !

Souvent nos contemporains laissent entrevoir la domination aussi vile qu'écrasante que la bêtise exerce sur nous en affectant une surprise à la fois amicale et conspiratrice sitôt qu'ils s'aperçoivent que quelqu'un à qui ils accordent leur confiance envisage de conjurer ce monstre en le nommant par son nom. Cette expérience, je l'ai certes faite sur moi-même tout d'abord, mais j'en ai bientôt découvert la valeur historique comme je cherchais à



retrouver ceux qui m'auraient précédé dans l'étude de la bêtise – et dont je n'ai rencontré qu'un nombre remarquablement faible ; mais selon toute apparence les sages écrivent plus volontiers sur la sagesse ! – quand un érudit de mes amis me fit parvenir le tirage d'une conférence prononcée en 1866 et qui avait pour auteur Johann E. Erdmann, disciple de Hegel et professeur à Halle. En ouverture de son exposé, intitulé "Sur la bêtise", ce penseur rappelle que la seule annonce de sa conférence avait suffi à déclencher les rires ; et sachant depuis que même un hégélien n'est pas à l'abri d'un tel accueil, je suis convaincu que le sort réservé à ceux qui s'avisent de discourir sur la bêtise est tout à fait singulier, et ce sentiment d'avoir défié une puissance psychologique colossale et profondément contradictoire n'est pas pour me rassurer.

C'est la raison pour laquelle je préfère avouer d'emblée dans quelle position de faiblesse je me trouve à son égard : je ne sais ce qu'elle est. Je n'ai découvert nulle théorie de la bêtise à l'aide de laquelle je pourrais entreprendre de sauver le monde ; non, et même dans les bornes qu'impose la retenue scientifique, je n'ai pas rencontré la moindre enquête qui l'eût prise pour objet, ni pu constater qu'un début

d'accord se fût dégagé autour de sa notion, bon gré mal gré, à la faveur d'études sur des phénomènes apparentés. Cela peut tenir à mon ignorance, mais il est plus probable que le fait de s'interroger sur la nature de la bêtise corresponde aussi peu aux habitudes de pensée de notre époque que de se demander ce que sont la bonté, la beauté et l'électricité. Pourtant, le vœu d'en forger le concept et de répondre aussi sobrement que possible à cette question préalable à toute vie ne laisse pas d'être attirant ; c'est pourquoi je n'y coupai pas moi non plus et en vins un jour à me demander ce que la bêtise pouvait bien être en son cœur et non pas dans ses atours de parade, ainsi que les obligations et savoir-faire qui s'attachent à ma profession auraient pu m'y pousser. Et puisque je ne voulais pas emprunter la voie poétique, ni ne pouvais suivre celle de la science, j'optai pour la plus naïve manière, comme cela s'impose toujours dans pareils cas, en me contentant de pister les emplois du terme bête et de sa famille, de chercher les exemples les plus courants pour m'efforcer ensuite de colliger les notes que j'avais prises ce faisant. Une telle méthode a malheureusement toujours quelque chose d'une chasse à la piéride : on poursuit un moment celle que

l'on croit observer sans la perdre de vue, mais d'autres papillons tout à fait semblables venus d'autres directions s'approchent en suivant le même sillage sinueux, et l'on ne sait bientôt plus si l'on court encore après le même. Ainsi en va-t-il également des exemples de la famille du mot bêtise, qui ne permettent pas toujours de distinguer s'ils ont véritablement une origine commune ou si les liens qui conduisent la méditation de l'un à l'autre ne sont pas purement superficiels et contingents. Et il ne sera pas facile de tous les faire tenir sous un même toit dont on pourra dire que c'est vraiment celui d'un demeuré.

Mais puisque dans ces circonstances le point de départ indiffère à peu près, permettez-nous de commencer ici plutôt qu'ailleurs : idéalement par la première difficulté, qui veut que toute personne désireuse de tenir des propos sur la bêtise ou d'assister avec profit à une telle discussion doit présupposer d'elle-même qu'elle n'est pas bête ; révélant ainsi qu'elle se considère comme intelligente alors même qu'un tel aveu passe généralement pour un signe de bêtise ! Si l'on se penche sur la question de savoir pourquoi il serait bête d'afficher son intelligence, s'impose alors en premier lieu

une réponse qui semble couverte de la poussière des vieux meubles familiaux : il est plus prudent de ne pas se montrer intelligent. Cette précaution pleine de défiance et qu'un observateur distrait aurait aujourd'hui grand mal à déchiffrer remonte probablement à un temps où le faible avait tout intérêt à passer pour un idiot quand son intelligence aurait pu être une menace pour la vie du fort ! La bêtise en revanche endort la méfiance ; elle "désarme", comme on dit encore de nos jours. On retrouve des traces de ces anciennes ruses et bêtises feintes dans des relations de subordination où les forces sont si inégalement réparties que le faible cherche son salut en se faisant passer pour plus bête qu'il n'est ; la cautèle paysanne en est un exemple, ou encore les échanges des gens de maison avec leurs maîtres quand le langage de ces derniers est particulièrement châtié, les rapports du soldat à son supérieur, de l'élève à son professeur et de l'enfant à ses parents. Car celui qui détient le pouvoir est moins prompt à s'irriter d'un manque de capacité que d'un manque de volonté. La bêtise le plonge au contraire "dans le désespoir", qui est indiscutablement un état de faiblesse !

En somme, on pourrait dire que l'intelligence le "hérissé" ! Elle est certes appréciée

chez le dominé, mais seulement aussi longtemps qu'elle s'accompagne d'un dévouement inconditionnel. Dès l'instant où ce certificat de bonne conduite lui fait défaut et où il devient incertain si elle sert effectivement l'intérêt du dominant, on la qualifie moins volontiers d'intelligence que d'immodestie, d'impudence ou de perfidie ; bien qu'elle ne menace pas réellement sa sécurité, il en résulte souvent une relation où tout se passe comme si elle s'opposait quand même à l'honneur et à l'autorité du dominant. Dans le domaine de l'éducation, cela s'exprime à travers le fait que l'élève doué mais récalcitrant se voit traiter avec davantage de rudesse que celui qui résiste par stupidité. En morale, on en a déduit l'idée qu'une volonté est d'autant plus malveillante que la conscience contre laquelle elle se dresse est plus pure. Même la justice n'a pas entièrement échappé à ce préjugé personnel, et condamne souvent avec une particulière sévérité le "raffinement" et le "sang-froid" des crimes intelligemment exécutés. Quant à la politique enfin, ce ne sont pas les exemples qui manquent.

Il n'en demeure pas moins, et on ne pourra éviter cette objection, que la bêtise est elle aussi susceptible de provoquer l'agacement, et ne peut en toutes circonstances être un facteur